

PARCOURS, DÉTOUR ET CONTOUR

QUELLE PLACE POUR L'ACCOMPAGNEMENT ?¹

Jean-Claude Quentel²

On parle aujourd'hui beaucoup de « parcours » dans l'action sociale. C'est à cette question et à ce que ce terme vient recouvrir que cette intervention sera consacrée. Elle se situe dans la suite des travaux entrepris entre le MAIS et le CIAPHS, laboratoire de l'université de Rennes 2 dirigé par le Professeur Jean-Yves DARTIGUENAVE.

I- Démonter les processus qui rendent compte de cette nouvelle proposition de démarche

D'abord, à quoi renvoie cette terminologie ? Notamment la notion de fluidité qui accompagne cette notion de parcours, celui-ci devant en effet être « fluide » ?

« Fluide » : on pense d'abord à quelque chose qui coule sans problème. Mais ce n'est pas le seul sens de fluide. Le dictionnaire Robert dit notamment que lorsqu'il s'agit d'un contenu psychique, la notion vise le « caractère de ce qui est changeant, insaisissable ». Changeant est incertain : voilà qui nous convient !

Surtout, cette terminologie nous vient des sciences naturelles et répond donc déjà d'emblée à une occultation des sciences humaines.

*1- Cette nouvelle injonction participe d'une **logique** se concrétisant en programmation séquencée dans un ordre qui est irréversible.*

La logique est la recherche d'une causalité, d'une cohérence dans l'*explication* qu'on peut faire d'une réalité à laquelle on se trouve confronté. Elle recouvre deux types de processus sur lesquels nous ne nous étendrons pas, et un seul va de toute façon nous intéresser ici : celui qui nous permet de saisir une suite logique dans une série de phénomènes.

Exemples :

* une suite d'images présentée dans le désordre aux enfants et qu'il doit remettre dans l'ordre. Elle relate la construction d'une maison (N.B. il faut *savoir* par ailleurs comment on construit une maison) : il est illogique de commencer « l'histoire » par la maison terminée.

¹ Il ne s'agit pas ici d'un article rédigé, mais des notes utilisées pour l'exposé, légèrement mises en forme, au moins pour faciliter la lecture...

² Psychologue clinicien, Professeur émérite de l'université de Rennes 2. Mel : jean-claude.quentel@univ-rennes2.fr, site personnel : www.jc.quentel.com

* également pour les enfants (épreuve possible aussi pour les adultes), une suite d'images présentant la combustion d'une bougie.

⇒ On voit qu'il s'agit d'une programmation séquencée, avec un ordre impossible à changer.

Si vous ne fonctionnez que logiquement, c'est à ça que vous ramenez tout phénomène auquel vous vous trouvez confronté. Y compris donc les phénomènes humains, que vous réduisez à ce que vous êtes logiquement capable d'en comprendre.

Evidemment, l'ordinateur est un instrument qui vous aide sérieusement dans ce cadre. Il vous permet de planifier, au sens de projeter sur un même axe logique une série de phénomènes qui se suivent. Cela se comprend très bien pour des gens dont le métier consiste à réfléchir logiquement, qui plus est en manipulant des ordinateurs, sans savoir surtout de quoi est faite la réalité du terrain (et du même coup la réalité humaine !)

Lorsqu'on plaque un raisonnement logique sur du social, et plus généralement sur de l'histoire, on participe d'une démarche historiciste.

2- L'historicisme

Entre autres, vous pouvez vous servir de ce raisonnement logique pour essayer de comprendre le « parcours » d'une personne et donc son fonctionnement dans le temps. Vous plaquez alors sur son histoire une logique qui est celle que vous avez dans votre tête et vous réduisez son histoire à ce que vous êtes capable d'en comprendre. C'est cela l'historicisme.

a) Dans l'histoire, un exemple célèbre :

MARX, dans *Misère de la philosophie* répond au livre de Proudhon intitulé *Philosophie de la misère*. Voici la critique essentielle de Marx : Proudhon organise la suite des phénomènes comme il les range dans sa tête. Il les ordonne logiquement à la mesure de ce qu'il en comprend et de la façon dont ils devraient *logiquement* se suivre les uns les autres.

Proudhon n'a rien compris à l'histoire, conclut Marx. Il ramène l'histoire aux catégories logiques dont il dispose.

Du coup la question est la suivante : qu'est-ce que l'histoire ? Comment par ailleurs théoriser l'histoire ? (ce qui est encore un autre problème...)

Marx est celui qui va le premier théoriser l'histoire. Nous y reviendrons tout à l'heure. Il affirme en tout cas fortement que ce sont les hommes qui font leur histoire.

b) Un autre exemple, connu de tous :

Les stades de la psychologie de l'enfant. Le descripteur essaie, de son point de vue et en partant de lui, de comprendre comment l'enfant parvient jusqu'à l'homme accompli dont il est l'exemple même (en tant qu'adulte).

Il s'agit là aussi d'une logique projetée sur le développement de l'enfant : les stades sont le produits de la reconstruction logique du chercheur. On assiste à une sorte de détournement de la parole évangélique « Laissez venir à moi les petits enfants ! ». Le psychogénéticien se demande en fin de compte comment fait l'enfant pour arriver jusqu'à lui...

On comprend au passage qu'il y ait autant de systèmes de stades qu'il y a d'auteurs. PIAGET faisait à cet égard le bilan suivant, à l'aube de symposiums sur la notion de stades qui se sont déroulés dans les années 60 : « La psychologie de l'enfant est dans un état d'anarchie infantile ».

On soulignera au passage la différence d'une telle démarche avec celle de FREUD. Lui se demandera comment le sujet parle de son enfance et se fondera sur ce qu'il en dit.

⇒ Nous touchons ici au problème de l'application de la *pensée évolutionniste* aux sciences humaines et du coup à ce qu'on appelle « l'ethnocentrisme » (qui est ni plus ni moins qu'une forme d'égo-centrisme, puisqu'on ramène en fin de compte tout à soi). Sur ce point, il faut relire C. LÉVI-STRAUSS et son petit ouvrage intitulé *Race et histoire*.

Vous comprenez dès lors qu'on puisse avoir une conception du projet qui soit simple programmation et donc séquençage logique. Ça se donne comme une suite d'événements à respecter pour arriver à la finalité à atteindre : la fin pré-établie du parcours (car la fin est, si l'on y réfléchit, déjà dans les prémisses). « La personne doit passer par là et par là encore... »

On soulignera le fait que le fonctionnement logique fait bien évidemment partie du fonctionnement tout à fait normal de l'homme. Il ne doit cependant pas être confondu avec un autre registre de fonctionnement qui est celui du social et de l'histoire. Ni la société, ni l'histoire ne fonctionnent logiquement.

3- cette injonction participe en même temps d'un positionnement et d'un savoir qui s'impose sans discussion et sans qu'il soit tenu compte de la parole de l'autre.

Ce qui devient du coup une nécessité impérative (« il doit passer par là, suivre cet itinéraire-là ») participe, on l'a dit, d'un positionnement ethnocentré et même impérialiste. C'est en effet celui qui programme qui détient la clé du problème. C'est lui qui décide. Il plaque un *savoir* pré-établi. Il s'agit d'une « projection » (que l'on peut alors opposer au « projet » de la personne).

En d'autres termes, celui-là **nie la dimension de l'autrui**. À la fois, il *déresponsabilise* le travailleur social (qui n'a qu'à faire ce que lui a énoncé) et il *écarter la parole de la personne* accompagnée. Au sens strict et poussée à l'extrême, c'est une manière « folle », délirante même, de fonctionner. À quoi une telle démarche aboutit-elle, en effet ? À la négation de toute altérité. Ce qui est la signature même du délire... On se projette ici totalement sur l'autre au point d'avoir pris sa place et de l'avoir anéanti.

NB. On ne peut pas non plus faire sans parler de sa place. Nous y reviendrons. C'est par ailleurs une tendance spontanée et un risque du métier

II) Expliciter *a contrario* ce qu'est l'histoire

Il s'agit donc d'opposer le parcours-progression au parcours de vie, ou plus exactement au parcours-histoire. Qu'est-ce qu'on appelle « l'historicité » du sujet ?

Il est à noter d'abord que la notion vaut aussi bien pour histoire d'une société ou d'une communauté que pour tout homme. Au demeurant, les sociologues (*cf.* les premiers travaux d'A. TOURAINE) et les psychanalystes (en l'occurrence J. LACAN) parlent d'historicité. Ce qui nous invite déjà à comprendre que la fameuse dichotomie de l'individuel et du collectif est totalement désuète...

1- Retour à Marx : « Ce sont les hommes qui font leur histoire ».

Il y a d'abord dans cette affirmation le refus d'un destin préconçu, d'une sorte de prédestination. Et donc le refus d'une intervention extérieure, de que l'on appelle un « transcendant » (Dieu, par exemple).

Au-delà de MARX, pour les sociologues, c'est la société qui détermine son histoire (il n'y a pas de sens de l'histoire pré-établi). Pour les psychanalystes, il n'y a pas non plus de raison extérieure. C'est en l'homme lui-même que se trouve l'explication de son fonctionnement et, notamment, il possède la clé de sa propre histoire (même s'il n'en a pas conscience).

⇒ La notion d'historicité s'oppose donc à celle d'historicisme

Comment comprendre cette historicité ou ce concept d'histoire ?

2- Développement et histoire

Tout homme se développe ; il vit et participe donc des lois de la vie dont traite la biologie.

Tout homme s'inscrit notamment dans un temps biologique et dans un espace naturel. Toutefois, l'homme a la possibilité de prendre un recul par rapport à ce temps qui se déroule et à cet espace naturel. Il est capable de situer **au-delà de l'ici et maintenant** (hic et nunc) : il construit le temps et l'espace et s'inscrit notamment, du point de vue du temps, dans un passé et un futur.

⇒ Il faut faire valoir la **distance prise** ici par l'homme par rapport à son inscription immédiate dans le temps et l'espace. Il dispose d'une capacité d'analyse du temps et de l'espace).

Au passage, on comprend que l'homme puisse poser la question de l'infini et de l'éternité (autrement dit, un « sans limite »). Cliniquement, on observe par exemple dans le syndrome de Cotard une forme de vécu d'éternité (retraduite dans le film *Highlander*).

L'histoire peut être comprise comme le produit de cette capacité à s'inscrire dans le temps biologique et à en même temps en sortir pour le réordonner. LACAN soutiendra ainsi que « l'histoire marche à cloche-pied par rapport au développement ». L'histoire est le produit de la capacité à faire de la frontière, à fonder des repères, au-delà de ce que notre nature fonde en nous. Nous sommes capables non seulement d'histoire mais de géographie.

Etre capable d'histoire, c'est pouvoir se situer au-delà de l'instant immédiat, comme être capable de géographie suppose de pouvoir se situer au-delà de l'endroit où l'on se trouve et de poser un ailleurs.

Nous découpons le temps (par exemple à travers les étapes du développement de l'enfant, que nous ne pouvons pas nous empêcher de poser). *Nous nous abstrayons du temps naturel*, du développement ; nous en faisons du **récit**, avec un début et une fin. Le temps et l'espace sont donc redistribués, analysés par la personne qui place sur l'un et sur l'autre ses propres repères.

On soulignera le fait que c'est cette capacité dont dispose l'homme que J. GAGNEPAIN a proposé d'appeler la « Personne » (en l'occurrence un principe d'analyse. On ne peut donc parler, dans cette optique, DES personnes, ni même d'UNE personne). La Personne est une sorte d'*opérateur* qui agit en nous de manière implicite (à la manière du « Nom-du-Père » de

J. LACAN), sans que nous en ayons conscience, et qui nous rend capable, de manière générale, de « socialité », quelle que soit la société dans laquelle nous nous inscrivons³.

3- Exemple pratique : l'événement

Qu'est-ce par exemple qu'un **événement** ? Pour qui fait-il événement ? Existe-t-il en dehors de la personne ?

L'événement nous préexiste-t-il ? Il existe bien sûr des événements sur lesquels on s'accorde, parce qu'ils font événement pour tous (ou presque. Cf. J-Y. DARTIGUENAVE et A. SAUVAGE enquêtant sur l'incendie du Parlement : tout le monde à Rennes ne se sentait pas concerné). Exemples : Charlie, les attentats de Paris... Il reste que l'événement est posé par la personne. Il fait repère *pour elle* dans une continuité naturelle, dans un développement.

Pourquoi fait-il repère et en quoi fait-il repère ? L'événement est ce qui fait que *nous ne sommes plus le même après ce qui s'est passé*, par rapport à avant, précisément. Nous avons **changé**. Un événement, c'est donc ce qui fait qu'à nos yeux, dans notre vécu intime, nous avons été d'une manière ou d'une autre transformé, que nous ne sommes plus tout à fait le même qu'avant.

Pourtant, **en même temps que nous avons changé, nous restons le même**. L'histoire, c'est finalement cela : la capacité d'être toujours le même tout en ne cessant de changer, donc de devenir un autre. Et inversement. Cf. le titre d'un ouvrage de P. RICŒUR : *Soi-même comme un autre*.

Jean GAGNEPAIN insiste de même sur le fait qu'en chacun de nous, la Personne existe de poser de l'altérité en soi, de pouvoir se faire autre, de nous faire donc « divisé d'avec nous-même ». C'est au passage tout le problème de cette « étrangeté » que vient éprouver en lui l'adolescent.

Et qu'est-ce ce qui fait événement ? Quelque chose qui s'est joué pour nous en fin de compte dans du relationnel, dans nos relations à autrui. C'est le problème de ce que les psychologues notamment appellent la **rencontre** (et qu'on peut théoriser sous la rubrique du *transfert*). On comprend l'importance donnée à la « rencontre ». La rencontre est précisément ce qui vous a transformé et qui fait que vous n'êtes plus tout à fait le même...

On peut ainsi donner un statut aux notions, très utilisées aujourd'hui, d'**identité narrative** et de **récit**.

* L'histoire, la capacité d'histoire en nous, produit le « récit » : par le récit, je crée du *même* (un « fil rouge », qui soit le garant de la cohérence de l'histoire, donc du même) tout en visant un changement, en faisant donc de l'*autre* (sinon il n'y aurait pas d'histoire). Raconter revient à structurer le développement de son histoire et à mettre l'accent sur les points décisifs, ceux qui permettent que ça change et donc que ça avance, que ça fasse précisément histoire.

* l'identité narrative fait que je peux *me* raconter. Je peux *récapituler* mon histoire.

³ Sur la Personne de Jean Gagnepain, cf. notamment Quantel J.-C., « Jeux de rôles ou la dialectique de la personne », *Actes des 12^e journées nationales du MAIS*, « Être acteur de son devenir », Vannes juin 1998, 1999, p. 33-51.

Personne me confère cette capacité (mais l'enfance a de ce point de vue un statut particulier sur lequel nous ne nous étendrons pas ici). Autrement dit, le « parcours », c'est moi qui me le donne !

N.B. J'ai centré ici mon propos sur l'histoire, sans parler du désir. Je n'ai jamais évoqué ce problème. Jean Gagnepain dissocie en effet clairement la problématique de l'histoire (et donc de la Personne) de celle du désir.

J'aurais pu faire la même démonstration pour le désir (je reprends ici le concept des psychanalystes).

Tout d'abord, j'aurais souligné l'incompréhension des cognitivistes et autres chercheurs scientifiques qui font remarquer que tout ce qui touche à la problématique du désir n'est pas logique et ne répond pas aux critères de ce qu'ils pensent être la science. Effectivement, le désir, ce n'est pas logique ! Ça ne suit pas une logique ; ça y échappe même totalement. Ce qui règle notre comportement n'est en aucun cas logique. Ça n'est pas du même registre ; ça ne répond pas aux mêmes processus. C'est néanmoins explicable ; on peut en théoriser les processus.

J'aurais alors souligné que ce qui participe du registre du désir constitue un dépassement de l'économique et d'une vision purement économiste, telle celle en vigueur dans notre domaine (dans les pratiques dites de « l'évaluation », par exemple, ou dans les fameuses « bonnes pratiques »). L'économique, au sens strict, peut se résumer à un simple calcul d'intérêt : « Je dois engager ceci pour obtenir cela ». On en demeure ici au registre de la *satisfaction immédiate*, dans un *calcul étroit entre prix à payer et satisfaction à obtenir*.

Situé « au-delà » du principe de plaisir, le désir de l'homme, tel qu'en parlent les psychanalystes, suppose, lui aussi, une **abstraction**, une prise de distance par rapport à la satisfaction immédiate ou au registre naturel du besoin. Ce n'est pas pour rien que Freud a pu parler de *refoulement*, Lacan de *manque* et Jean Gagnepain d'*abstinence* : à chaque fois, on voit la distance que cela suppose par rapport à la satisfaction immédiate et la dimension d'abstraction et de **négativité** qui se trouve mise en avant.

La notion de parcours, articulée à celle de projet, est aussi à travailler de cet autre point de vue. Et la critique à effectuer est analogue à celle développée à partir du registre de l'histoire.

III) Retour sur l'accompagnement

Il nous faut dès lors faire un retour sur l'accompagnement, à propos de cette notion de parcours.

Quelle place avons-nous, nous travailleurs sociaux ? Comment est-il possible de préserver l'histoire de celui avec lequel on travaille (mais aussi son désir) ? Comment saisir le parcours comme articulé à **son** histoire ?

1- Le professionnel a une mission et un savoir

- En tant que professionnel, le TS (travailleur social) s'inscrit dans la dialectique, sociologique et non pas d'abord psychologique, de *l'offre et de la demande*.

Il est censé répondre à une attente du sujet, de celui pour lequel il travaille ; il « répond » en même temps aux attentes des organismes de tutelle. Il est en effet socialement *missionné* (ce qui ne revient pas à éluder sa responsabilité, mais au contraire à lui permettre de l'assumer)

Sa responsabilité fait qu'il a une *déontologie*, qu'il « fait pour autrui » en fonction de ses compétences et de son savoir. Il a en même temps un « désir », un projet (au sens d'un désir pour autrui). Il apprécie la situation et se fait une idée de ce qu'il doit faire, en fonction des valeurs qui sont les siennes.

NB. Il y a une différence avec la situation du psychanalyste, par exemple.

Le TS n'est pas dans la position du psychanalyste qui n'a pas une mission précise (il ne cherche pas à guérir ou à mieux insérer socialement son analysant, mais il y contribue malgré tout — donc il a aussi une mission...), ni un projet précis pour lui (mais il « désire » pour lui aussi...)

Il est normal pour le travailleur social d'avoir un positionnement social (et une compétence), mais aussi de « vouloir » pour celui avec lequel il travaille.

Ces notions sont importantes à rappeler, car ce sont des nécessités qui vont avec des professions comme les nôtres.

- la question est de savoir comment, sans se dévêtir de tout cela, sans être en mesure de s'en débarrasser (mais en en prenant cependant bien conscience), il est possible de ne pas se projeter sur l'autre.

Il faut déjà en prendre conscience ! D'où le fait que le TS ne peut que s'interroger constamment sur lui-même...

Le TS doit ensuite être en mesure de :

- prendre en compte le positionnement et le *parcours singulier* de l'autre (en bref, sa **singularité**, c'est-à-dire finalement ce qui résiste à ce que nous projetons sur lui de nous-mêmes et du social dans lequel nous sommes pris — et dont nous sommes malgré tout les représentants...)
- entendre ce que celui-là a à dire, au sens de son *désir*. Comment l'*écouter* tout en « croyant » pour lui, tout en voulant quelque chose pour lui ?

2- *Écouter, entendre vraiment*

On peut faire état de deux registres lorsqu'il s'agit d'écoute : l'histoire et le désir, auxquels on en revient toujours.

- Il faut être en mesure d'entendre le déroulé de son histoire, comment il la vit, lui, et comment il la structure. Qu'est-ce qui fait repère pour lui ? En quoi ça vient faire repère pour lui ? Comment font sens pour lui les événements qu'il vient de vivre ou ce qu'il vit actuellement ?

On fait alors l'hypothèse qu'il est en recherche de repères à partir desquels, lui, peut se retrouver et se (re-)construire.

Il faut qu'il résiste, pour nous, en nous, à ce que nous projetons sur lui. La question à se poser est celle-là : en quoi quelque chose nous échappe ? Car quelque chose nous échappe certainement en lui. C'est le meilleur moyen de saisir quelque chose de sa singularité, donc de sa différence.

Cf. Jacques LACAN lorsqu'il soutenait qu' « il faut refuser de comprendre ». Ne comprenez pas trop vite l'autre auquel vous avez affaire, énonçait-il, sinon il n'y a aucune raison pour

que vous ne compreniez pas tout et n'importe quoi ! Vous vous mettez à la place de l'autre et vous l'avalez !

Nous avons des métiers difficiles, puisque l'autre nous échappe constamment, par définition (et que *paradoxalement* nous avons à essayer de lui restituer sa place).

⇒ il faut décoder au sens d'entendre une parole « autre » (dans sa dimension d'altérité)

- Il faut donc aussi être en mesure d'entendre comment il articule son désir. Qu'est-ce qu'il veut ? Ce n'est pas non plus simple pour lui. Pas plus d'ailleurs, dans le principe, que pour chacun de nous...

Savons-nous en effet clairement ce que nous voulons ? Ce n'est pas pour rien que F. DOLTO, par exemple, évoquait les « aléas du désir ». Ce qui fonde notre désir renvoie à des processus dont nous sommes au principe, mais qui opèrent en nous de manière inconsciente.

Qu'est-ce que je dois entendre dans ce qu'il me dit ? Si je dois l'écouter parce que ce qu'il dit est structurant pour lui, dois-je prendre ce qu'il dit au premier niveau ? On sait bien que c'est loin d'être toujours le cas...

⇒ Il faut décoder, au sens cette fois d'interpréter (d'entendre une parole désirante)

Il est certain que l'on doit à Freud un repositionnement dans l'écoute, un repositionnement du professionnel. Celui-ci n'a pas le choix ! Car c'est avec « de » l'homme qu'il travaille... Donc avec quelqu'un qui *produit* de l'histoire et du désir. C'est la particularité du TS, mais aussi du chercheur : les sciences humaines prétendent étudier scientifiquement quelqu'un qu'il ne peut d'emblée désanthropomorphiser (tel est en fait l'objectif des sciences de la nature — qui n'y parviennent de toute façon jamais totalement puisque c'est toujours un homme qui essaie d'expliquer la nature) sous prétexte d'être « objectif »... L'objet, c'est ici le sujet ! Il n'est pas possible de faire autrement...

3- Il serait pour le reste important de revenir sur les situations particulières auxquelles notre travail nous confronte.

- D'une part, ces personnes sont socialement en situation de « **désaffiliation identitaire et contributive** » (J-Y DARTIGUENAVE et J-F GARNIER) et ont du même coup des difficultés à affirmer leur place et à assumer leur position.
- D'autre part, leur « parcours », leur cheminement a fait que bien souvent ils se trouvent en situation de désinvestissement, de « dés-estime » d'eux-mêmes et qu'ils ont d'autant plus de difficultés à savoir ce qu'ils veulent...

Il est d'autant plus difficile pour le professionnel de ne pas se projeter sur eux et de ne pas « vouloir pour eux ».

Enfin, il existe aussi des personnes qui ont des problèmes relevant de la **pathologie** (avec toute la prudence qu'il faut ici avoir et toutes les discussions que cette notion entraîne par ailleurs) :

- certains sont très difficilement capables de « contribuer socialement », c'est-à-dire d'entrer dans des rapports avec autrui qui supposent un jeu d'échange véritable, de don et de contre-don, de positionnement dans un travail collectif, etc...

- D'autres ne peuvent plus affirmer un désir. Ou bien ils sont constamment dans l'impuissance à savoir ce qu'ils veulent tellement ils ne parviennent plus à aller au-delà des freins qu'ils se donnent. Ou bien, à l'inverse, ils sont prisonniers de leurs pulsions auxquelles ils ne peuvent s'empêcher de céder immédiatement...

Conclusion rapide

Qu'en est-il du fameux « parcours » ? Tout dépend de ce qu'on met derrière cette notion...

Ça ne se résume certainement pas au plus court chemin d'un point à un autre...

L'histoire de chacun est surtout faite de *détours* au sens où ce n'est jamais une trajectoire linéaire, même si nous récapitulons notre histoire et en faisons un récit cohérent.

Le désir, lui, conduit surtout à faire des *contours*, c'est-à-dire à s'autoriser de manière cohérente aussi à nos propres yeux, à la mesure ce que l'on s'interdit, à contourner en fin de compte des limites que nous nous opposons à nous-mêmes...